

Richard Abibon



La psychanalyse comme religion
ou,
les critiques du comportementalisme.

Je réponds à la Réponse de Jean Pierre Journet aux intervenants de l'entretien vidéo enregistré le 24 septembre 2015 animé par Madame Sophie Robert.

Intervenants : Messieurs Mikkel Borch-Jacobsen, Jacques Van Rillaer, Jean-Pierre Ledru et Stuart Schneiderman. Je recommande à mes Lecteurs d'écouter la vidéo, dont le lien est joint ci-dessous, avant d'en venir à ma réponse.

http://www.dailymotion.com/video/x37mnmz_les-deconvertis-de-la-psychanalyse_school

Cette réponse de Jean-Pierre Journet elle-même :

<https://www.facebook.com/notes/jean-pierre-journet/réponse-aux-intervenants-de-lentretien-vidéo-enregistré-le-24-septembre-2015-ani/10153284105599422>
<http://www.dailymotion.com/video/x3...>

Je commence par citer un de nos échanges suivant sa publication sur face book de sa « réponse » :

Jean-pierre Journet : Richard, je retrouve sous ta plume les mêmes arguments que ceux développés dans la vidéo, spécifiquement sur le côté qui serait "religieux" et "prophétique" du discours du "maître". J'y réponds dans mon article, mais je vais le filer autrement. Ce n'est pas Lacan qui a voulu qu'on les prennent pour des sujet et objet de culte au prétexte que c'est incompréhensible, ces caractères, et pas plus "la psychanalyse" ne peut être pensée ainsi. Alors comme c'est incompréhensible pour certains - et pas pour tout le monde -, ceux qui se pensent à des places de disciples gueulent à l'arnaque ! C'est oublier qu'il faut bosser sur la formule par soi-même pour retrouver ce qui y est dit, non pas le contraire qui est cette "demande" que j'entends chez toi depuis longtemps et chez eux dans cette vidéo.

Alors il y a des choses qu'on ne comprend jamais, moi le premier, je le dis dans ma réponse.

Alors on rejette et on hait... Bon, chacun son chemin : si la cure et le parcours analytique mène à Jung, à Freud, à Lacan ou ailleurs, c'est bien la preuve que ça ne fait pas religion, mais division, et au un par un. Qu'il y en ait qui se prennent pour des gurus, que ça marche, on ne peut quand même pas en accuser la psychanalyse, dont je rappelle que l'accès et le titre sont libres et c'est tant mieux. C'est pas pour autant qu'il faut jeter Lacan

en l'accusant de capter certains transferts et pas d'autres. Or il n'y a pas de "bible" de la psychanalyse, il y a un corpus métapsychologique - immense. Chacun de nous est singulier, et il n'y a pas d'église, ou alors chaque groupe humain qui se retrouve sous une enseigne, un nom, un objet, est une religion, et tout individu qui s'y colle est religieux. Tout est religion !. (On connaît plein d'autres "tout"...)

Certaines entreprises font ça, on le sait, est-ce que pour autant on l'étend à toutes les entreprises ? Non. Pourquoi se le permet-on avec la psychanalyse, sinon par malhonnêteté intellectuelle et réduction logique à zéro ?

Par connerie, par incompréhension, par facilité, par mépris, par dépits, par intérêt ?

Mais à mon avis par manque de désir ou de disposition de se mettre au travail sur ce corpus, auquel on demande non pas de croire, mais d'en faire l'épreuve. Et ça c'est possible, parce que la formule de Lacan, quand elle te vient de ta pratique - et pas le contraire - tu restes comme un con et tu te dis : "Mais bon sang ! C'est ça qu'il disait !" Alors il n'y a pas de prophétie ni de religion qui tienne.

Seulement bien sûr, si on attend de recevoir des "explications"... ben je renvoie à mon papier...

Il y a une impossibilité à transmettre l'expérience juste parce qu'il y a la castration symbolique ; et le travail que tu fais, Richard est dans ce fil de ce que je dis comme impossible transmission par le dit, par l'écrit, par tout ce que l'on veut. Tu liras d'ailleurs avec un grand intérêt dans le "Dictionnaire des œuvres psychanalytiques" de Paul-Laurent Assoun son "Introduction générale - traité de l'œuvre psychanalytique" qui te permettrait peut-être de mieux situer ton travail parmi ceux de tes pairs, et l'impossibilité que je pointe.

Le public est averti, c'est au moins précis, et précisé au point de citer Lacan avec cette spécialité des détracteurs d'extraire du contexte et du texte une phrase et de faire d'une métaphore une affirmation certaine, réduite au sens immédiat comme réalité fixe de ce que j'ai pu nommer le « discours cortical ».

Je ne sais pas ce que c'est que le discours cortical. Ne serait-ce pas une bonne idée, Jean-Pierre, de le définir, plutôt que de laisser le lecteur flotter devant cette chose ?

Je voudrais ajouter que c'est aussi une spécialité des thuriféraires de Lacan : « extraire du contexte et du texte une phrase et de faire d'une métaphore une affirmation certaine » et de Lacan lui-même, surtout en ce qui concerne le deuxième membre de la phrase.

Extraction du contexte : on lira souvent dans tel ou tel texte lacanien, cette citation de Lacan : « le réel revient toujours à la même place ». En oubliant de citer que, dans le contexte large de l'œuvre de Lacan, il a dit aussi : « le réel c'est l'impossible ». S'il est impossible, il est aussi impossible à prévoir, ni de savoir à quelle place il se tient et va revenir : la notion même de place suppose le symbolique. Pour le moins ça mériterait discussion.

A d'autres moments, nous aurons droit à la citation « le réel c'est l'impossible » sans la référence à la première : « revient à la même place », ne serait-ce que pour le mettre en dialectique et, peut-être, en expliquer l'articulation. Les autres omettrons aussi de citer cette définition issue du « Sinthome » : « le réel est orientable », car, s'il est orientable il est possible de l'orienter, donc il n'est pas impossible.

L'extraction du contexte, je confirme, est donc bien une méthode laissant croire à une cohérence là où il n'y en a pas.

Ceci dit on peut aussi faire crédit à des interlocuteurs de n'avoir pas toujours le temps de faire référence à un contexte aussi large. C'est là que pourrait s'instituer un débat lorsqu'on ne condamne pas d'avance l'interlocuteur. D'ailleurs, en dix lignes, je viens de brosser le paysage d'un contexte très vaste, couvrant l'ensemble de l'œuvre de Lacan.

Un autre exemple très précis qui me tombe sous la main :

Lacan, *Écrits*, p 387 :

« « *Eine Verdrängung ist etwas anderes als eine Verwerfung* ». Ce qui dans la traduction française, nous est présenté en ces termes : « un refoulement est autre chose qu'un jugement qui rejette et choisi ». Je vous laisse à juger quelle sorte de maléfice il faut admettre dans le sort fait aux textes de Freud en français, si l'on refuse à croire que les traducteurs se soient donné le mot pour les rendre incompréhensibles, et je en parle pas de qu'ajoute à cet effet l'extinction complète de la vivacité de son style ».

Et bien je juge, puisqu'il m'y invite, que cette traduction n'éteint pas le moins du monde la vivacité du style de Freud et qu'elle est fort juste compte tenu du contexte, c'est-à-dire : l'ensemble des emplois du termes *Verwerfung* dans l'œuvre de Freud, que Lacan aurait été bien inspiré de parcourir. Personnellement, je l'ai fait dans mon dernier livre¹, c'est un peu long pour que je vous l'inflige en totalité ici. À partir d'un mini-contexte, Lacan en fait un mécanisme différent du refoulement alors qu'il ne s'agit, y compris dans le contexte local de cette phrase, que de distinguer un mécanisme inconscient, le refoulement, d'un mécanisme conscient, le jugement.

Cette remarque peut être entendue dans le registre de la deuxième critique : « faire d'une métaphore une affirmation certaine ». Car ici, Lacan prend Freud à la lettre dans cette phrase seule, isolée du contexte de l'œuvre, ce qui revient à entendre : « c'est quelque chose d'autre, donc c'est quelque chose d'autre ». Oui, c'est quelque chose d'autre dans le registre conscient/inconscient, mais ce n'est pas quelque chose d'autre au sein des mécanismes de l'inconscient, puisqu'il s'agit d'un mécanisme conscient. Pour le moins, la différence repérée est à nuancer, c'est-à-dire à prendre métaphoriquement, avec des sens pouvant diverger selon les champs envisagés. Or, Lacan le prend comme une affirmation certaine sans s'embarrasser de ces nuances.

Dans le contexte rapproché du texte de Freud, on est obligé de remarquer que Freud n'est pas très clair lui-même. Dans la phrase citée, on ne peut être sûr du fait qu'il pense déjà à la phrase qui vient deux pages plus loin : « *Mais sans aucun doute le troisième courant, le plus ancien et le plus profond, qui avait tout simplement rejeté la castration subsistait le courant le plus ancien, celui pour lequel il ne pouvait encore être question d'un jugement (Urteil) relatif à sa réalité, demeurait capable d'entrer en activité*² ». On ne sait pas trop quoi faire de cela, sachant que le contexte large et l'usage allemand de *Verwerfung* et du verbe *verwerfen* est de l'ordre d'un jugement conscient, qui rejette et choisit, et que dans cette phrase, il l'emploie tout en disant qu'il ne saurait être question d'un jugement (Urteil).

¹ *Abords du Réel*, L'Harmattan, oct. 2015.

² *Cinq Psychanalyses*, PUF, p. 389.

C'est pour le moins complexe. Moi, je l'aborderais plutôt dans le sens d'un questionnement que de l'affirmation par laquelle Lacan tranche et choisit en proposant une autre traduction qui entérine l'existence d'un autre mécanisme inconscient.

Dans la page suivante (390, PUF), Freud rapproche cela de l'hallucination du doigt coupé de l'homme aux loups. Lacan s'en empare en énonçant qu'il s'agit d'une forme symbolique qui revient dans le réel. Nous retombons sur le flou et les contradictions par lesquelles il définit le réel. Il y aurait dé-symbolisation en quelque sorte. Mais Lacan ne reviendra jamais sur cette apparente contradiction entre « forme symbolique » apparaissant « dans le réel ».

Ce pourrait lu comme un exemple du « *faire d'une métaphore une affirmation certaine* ». Le doigt coupé est pris par Lacan au pied de la lettre, « coupant court » à la discussion de cette « forme symbolique ». Pour lui, ce n'est plus une métaphore.

Or si ce n'était plus une métaphore, c'est sur le pénis lui-même que devrait se fixer l'hallucination. Pour moi il est clair que, comme dans un rêve, il y a eu déplacement et remplacement d'une représentation par une autre, moins délicate. Autrement dit, un effet de refoulement, conservant en effet le symbole, mais le rejetant non pas dans le réel, pas même à l'extérieur du corps, mais au bord du corps. Cette localisation reste encore un point de discussion possible.

Le Réel lui, tel que je l'ai rencontré, reste en effet en dehors de tout jugement et de tout refoulement, puisqu'il s'agit du refoulement origininaire. Dans le Réel, il ne saurait question, d'aucune forme symbolique, puisqu'il n'y a aucune forme du tout. Quant au mécanisme, il n'y a aucun rejet ni refoulement, car ces deux mots supposent quelque chose qui aurait été admis, puis rejeté ou refoulé « en-dehors ». Dans le Réel rien n'a été admis, cela subsiste hors symbolique et hors imaginaire, c'est tout.

Je ne fais pas de mes propos un argument définitif. Je veux juste montrer comment il est possible de relancer une discussion là où une « avancée de Lacan » est reprise comme un fait avéré par des milliers de lacaniens. Lacan, il faut bien le reconnaître, est souvent très assertif : « telle chose, c'est... » est une formule qui lui revient souvent, faisant de l'identité d'être un de ses tropes favoris. Mais il n'est pas tout le temps ainsi. Il est parfois questionnant.

On peut donc au moins reconnaître des nuances et, de ce fait, éviter d'imputer à l'adversaire des travers qui sont aussi les nôtres et qui ont pu être, parfois, ceux de Lacan lui-même.

Je ne dirais pas qu'il est malhonnête de faire le contraire, mais un peu rude d'accuser systématiquement les autres de malhonnêteté. Reconnaissions que dans le cas présent, il s'agit de « traîtres » et qu'ils sont traités comme tels, dans le cadre d'un désaccord idéologique qui confine à l'apostasie. En ce cas, tout est bon surtout attribuer à l'autre, par projection, ce que nous faisons nous-mêmes.

Or qu'il faille être en analyse ou être analysé pour comprendre ce qui se passe dans une analyse ne peut absolument faire aucun doute : qui peut se vanter de comprendre quelque chose sans en avoir fait quelque peu l'expérience ?

C'est bien l'argument princeps des invités de Sophie Robert dont 3 sur 4 (Jacques van Rilaert, Ledru et Schneidermann) ont fait l'expérience de l'analyse. Faut-il en arriver à ce point de déni de l'expérience des autres quand elle ne satisfait pas aux conclusions qu'on en a tirées pour soi-même ?

le cadre analytique est unique, comme d'autres cadres, et il faut bien le fréquenter comme

on fréquente n'importe quoi pour pouvoir en témoigner et en rendre compte.

Oui très bien : justement ces en rendent compte ! On peut ne pas être d'accord avec leurs conclusions, et engager un débat à ce sujet. Mais leur dénier le fait même d'avoir fait l'expérience clôt toute discussion et témoigne d'un aveuglement ou perce en effet des effets de sectarisme : parce qu'ils sont de « l'autre bord », leur expérience est d'emblée totalement niée.

Quant à porter le débat à l'intérieur du champ analytique,

Encore faudrait-il en rendre compte, de cette expérience ! Mais qui le fait, quand toute parole personnelle semble proscrite dans le champ des écoles ?

Nier l'exclusive de l'expérience, c'est oublier - et de mauvaise foi, en poussant l'autre dans ces extrêmes où il est impossible de dire quelque chose qui fasse expérience pour l'autre -, c'est oublier que l'homme n'a pour rendre compte de ses actes, de ses pratiques, de son expérience de vivre, que la parole. Et l'expérience - si elle peut être répétée, et jamais à l'identique, même dans la science - est intrinsèquement impartageable. Il faut la faire, ou y croire. En faire relation laisse un trou.

Je ne vais pas te surprendre en flagrant usage de mauvaise foi, Jean-Pierre, je déteste ça ; c'est donc amicalement que je te dis : essaie d'appliquer à toi-même ce que tu viens de dire ici très justement et compare :

- tu leur reproches de ne pas avoir fait l'expérience de l'analyse, ce qui leur dénierait tout droit d'en parler,
- or, ils en parlent et tu dénies qu'ils en ont même l'expérience
- puis, tu indiques que c'est une expérience dont il serait impossible de parler.

Comme *double-bind* à la Laing, on ne fait pas mieux ! en déni du fait que, eux, ils en parlent.

Mon dernier point est un des nombreux avatars de la confusion entre l'impossible et l'interdit. Il court en effet dans les milieux lacanien cette vulgate que tu décris bien qui place l'analyse du côté de l'impossible, donc de l'ineffable et donc du religieux et du mystique. Or, ce n'est qu'un interdit non-dit que je connais bien puisque j'ai du m'y confronter : toutes mes tentatives de parler de mon analyse se sont heurtées à des refus d'entendre extrêmement violents. Je sais bien, moi, avec eux, que l'on peut parler de son expérience analytique ! Je l'ai fait et continue de le faire régulièrement et publiquement. Ce n'est pas un impossible c'est bien juste un interdit que l'on ne veut pas affirmer comme tel, ce qui protège de toute interrogation de l'expérience.

Comme dans les religions, on nous dit que l'on n'a pas accès à l'état de conscience des saints, que cela reste mystérieux et qu'il faut l'admettre ainsi, sans parler de voies de Dieu qui sont impénétrables. S'en suit, chez Lacan et ceux qui le suivent, toute la dérive interprétative de l'œuvre de Sainte Thérèse de côté de « impossible à dire », et d'en théoriser aussitôt une jouissance féminine ineffable... nous y sommes, dans la mystique ! Tout ça pour ne pas lire dans sainte Thérèse, par un étonnant retour de la censure « catholique », l'aspect parfaitement libidinal et phallique d'une telle expérience.,

Car ils se heurtent à cette chose si particulière qui spécifie l'humain, c'est la parole - dont ils

usent - et la béance symbolique tout à fait évidente dans cette coupure entre le mot et la chose. Le mot n'est pas la chose. C'est ce qu'ils rejettent massivement, et dans le même temps en font démonstration.

Pas du tout. Cette coupure n'est pas évidente et ce n'est pas ce qu'ils disent. Où est la démonstration de cette démonstration qui serait la leur ? Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il n'y a rien d'évident dans tout cela, sauf pour celui qui plaque son idée toute faite sur les propos des autres.

« *Quand à la confusion du mot et de la chose, c'est lorsque le mot est pris au pied de la lettre, à l'acception dictionnaire, sans laisser la métaphore se déplier qui subvertit le sens.*

Eh bien je viens de donner un exemple, pris dans les *Écrits* quasi au hasard (j'ai ouvert mon exemplaire « comme ça »... j'aurais pu trouver autre chose) où Lacan pratique justement cela : ne pas laisser se déplier une phrase de Freud, la prendre « à la lettre ». Tout son enseignement va d'ailleurs dans ce sens : « un lapsus c'est à lire », à prendre au pied de la lettre, c'est à dire prendre des mots pour des choses. Ça se confirme avec d'autre formules telles que : « la psychanalyse est une paranoïa dirigée », car on sait bien (contexte !) que la paranoïa est une forme de psychose et que la psychose c'est prendre les mots pour des choses.

En réponse à ma demande d'exemple sur cette assertion jusqu'alors restée sans argument aucun, tu réponds :

Par exemple je le souligne avec le mot « inconscient » venu dans leur bouche, et aussi ici : "notre aréopage qui croit au mot y croit d'un seul homme : le psychanalyste ne DOIT DONC PAS AVOIR DE SYMPTÔME !" etc. »

Eh bien je ne vois toujours pas de démonstration de ce en quoi le mot inconscient, dans leur bouche, serait un mot pris pur une chose. C'est encore une assertion qui tombe du ciel, sans argumentaire.

En revanche, on ne peut dénier qu'il y a dans le champ lacanien une adoration du mot devenu « le signifiant » auquel on s'attache en effet « à la lettre » comme j'en ai donné des exemples plus haut, moyennant une confusion permanente du signifiant et de la lettre dans le discours m ! de Lacan. Ce qui donne lieu a des assertions de toutes sortes qui passent pour des évidences tant en effet la croyance en ce « signifiant » fait mot de passe « bien connu » de tous. Faut voir, y compris quand on a une « vignette clinique » à se mettre sous la dent, comment est décortiquée quelque mot extrait du contexte de tel « patient » jusqu'à conférer un sens particulier à chacun des lettres qui le compose. Le « Poordjeli » de Leclaire en est l'exemple princeps, même si dans ce texte, au moins tout un livre fait le contexte permettant d'en rendre raison, encore que ça reste discutable.

Quant au « : le psychanalyste ne DOIT DONC PAS AVOIR DE SYMPTÔME ! » je ne me rappelle pas l'avoir entendu, mais je vais pas me retaper une heure et demie de visionnage pour vérifier, je te fais confiance. Il est vrai que cette affirmation vient en contradiction avec tout ce qui se dit du « faire avec son symptôme ». Mais que dire face à cet autre propos de Lacan qui énonce que le psychanalyste doit être un saint ? La mystique n'est jamais loin ! Certes, il n'est pas question de couper ce propos de son contexte, mais on voit donc bien que, chez Lacan lui-même on trouve tout et le contraire.

Mais je ne vois toujours pas en quoi cette phrase ferait argument de ce qu'ils, les invités de Sophie Robert, rejettéraient massivement la coupure du mot et de la chose.

Lorsque Schneidermann dit que la psychanalyse, dans sa version lacanienne consiste à « apprendre à parler lacanien et donner sa vie à la théorie », je pense qu'il a raison. Ça a été en effet mon parcours. J'ai cependant toujours pu garder une certaine distance qui m'a permis au final de m'en sortir, car j'ai toujours gardé un œil vivace sur la pratique, et j'ai toujours pensé que c'est de là que pouvait monter la théorie. Ça m'a préservé d'une trop grande foi en cette théorie devenue complètement coupée de la pratique. Pour le coup, oui ça met en pratique la coupure des mots et des choses ! Au profit de : que les mots de la théorie, sans référence aux mots de la pratique.

Pas de raison de ne pas leur donner crédit, mais enfin nous aimerions aller plus avant dans ces descriptions brèves couvrant « des décennies », dont on aura seulement quelques anecdotes croustillantes à se mettre sous la dent et concernant très peu la cure et l'expérience de la parole.

Étonnant propos , Jean-Pierre : tu leur avais fait le reproche de ne pas avoir l'expérience de la pratique de l'analyse, ce qui leur dénierait le droit d'en parler, et à présent tu leur reproche d'en avoir dit quelque chose que tu ravales au rang d'anecdotes croustillantes. Pourtant, il me semble à moi, que c'est ce qu'on appelle en langage plus châtié « vignettes cliniques ». Pour le reste, dans le champ lacanien, moi aussi je reste sur ma faim quant à quelque chose qui concerne la cure et l'expérience de la parole. Nonobstant ce que je ne cesse de livrer, évidemment.

Encore une fois j'ai fait l'expérience cuisante de ce que c'était que de s'avancer au-delà de la « vignette clinique » ou de l'anecdote croustillante.

Déconversion : Un néologisme connoté d'une forte inclination religieuse introduisant la conviction de ces praticiens d'avoir eu à faire à une religion, et même à une secte. Bien sûr, nous n'aurons jamais de leur part d'analyse de ces deux mots et de ce qu'ils représentent, qui permette de comprendre en quoi la psychanalyse peut être une secte ou une religion. Ils désignent le fondateur et les suivants de « gurus », de « maîtres », de « pères », le divan de « drogue » et ces qualificatifs doivent suffire comme preuves d'une évidente réalité.

Toi-même Jean-Pierre tu emploies des mots pas forcément bien définis, comme « cortical ». Peut-être bien que tu le définis très précisément ailleurs, mais c'est peut-être aussi ce qu'ils font. Nous n'aurons jamais de leur part l'analyse de ces deux mots ? Mais si, nous l'avons eue ! Pour autant que ce soit possible en une heure et demie. Je résume ; ils nous expliquent : « C'est l'amour de Lacan qui réunit les psychanalystes ». C'est vrai ou c'est faux, on peut donner des arguments dans un sens ou dans l'autre mais pas dire qu'ils n'ont rien dit. Ça renvoie en effet à ce que Freud a écrit des foules et que pas mal de lacaniens ont d'ailleurs repris comme analyse de leur agrégation.

Je me rappelle l'une de mes premières conférences à Paris, lorsqu'on me faisait venir de ma lointaine province pour parler d'autisme. À l'époque, j'en parlais en termes parfaitement lacaniens. À la fin de cette première conférence, dans le cadre d'une école tout à fait fameuse, l'une des premières réactions a été pour me féliciter, en agrémentant l'hommage d'un : et quel amour de Lacan ! Voilà, j'étais admis dans la famille : j'avais fait

la preuve de mon amour du maître. On m'a déjà répondu que si d'autres pouvaient être dans ce genre de sentiment qui implique en effet les mots de religion et de secte, eh bien, mon interlocuteur d'en dénier toute occurrence pour lui-même. D'accord : moi aussi à l'époque et pendant très longtemps je ne me reconnaissais pas là-dedans. J'ai été très étonné que l'on me renvoie cette épigraphe à la fin de ma première conférence. Ce n'est qu'après-coup que je peux m'en rendre compte.

Cependant, tous les parcours ne sont pas les mêmes. Je ne peux qu'accorder du crédit à ce que chacun me dit sur son propre chemin. Après tout, il n'y a peut-être que moi pour m'être laissé avoir par cette forme de communautarisme.

Les déconvertis ne donnent pas que cet argument. Ils citent l'invention freudienne de la pulsion de mort, qui expliquerait les échecs de la psychanalyse. Ils ajoutent cette précision de Lacan selon laquelle le patient jouit de son symptôme. Jusque-là ce n'est pas faux. Alors, ils tentent une explication : à la place de la guérison, on met quoi ? La croyance. C'est encore pas totalement faux ; l'École de la Cause a théorisé son propre rassemblement de la façon suivante : le transfert sur l'analyste se mue en transfert sur l'école. Quant au transfert sur Lacan, il subsiste partout. J'ai relaté comment j'avais été accueilli dans la grande famille lacanienne. Dès que j'ai commencé à émettre quelques critiques du maître, tout le monde m'a tourné le dos. J'ai même eu droit à quelques insultes et même à la proclamation d'anathème. Si, si, on m'a envoyé ce mot là ! C'est quand même bien du vocabulaire religieux ? Je relève un mot dit par l'un des invités de Sophie Robert : « Il ne faut pas dire quelque chose d'inventif, il faut dire ce qui va dans le sens de la religion ». Je confirme, je l'ai éprouvé pour moi-même.

Quant au divan comme drogue, évidemment que ça se discute ; mais c'est quand même bien un effet largement reconnu du transfert. Certes, nous l'analysons, le but étant de parvenir à sen passer. Sauf que les analystes sont eux aussi atteint par l'amour de leur analysant. Ils n'ont donc pas très envie de les lâcher, d'autant qu'en plus ils représentent une certaine source de revenu. Alors, oui la comparaison avec une drogue peut tenir, à condition de l'amender de ce souci que nous avons d'analyser le phénomène comme lien analysant-analyste (et non comme pur fait de l'analysant, l'analyste étant censé se situer au-dessus de tout ça).

Je te suis gré cependant de l'avoir dit ainsi : « *Ce transfert, dont on sait au moins maintenant qu'il peut être d'amour et de haine, n'est pas une création de la psychanalyse, mais la conceptualisation d'un phénomène psychique relevé par exemple par Lacan dans Platon. C'est le moteur des religions, des sectes, du commerce, des entreprises, de la croyance, et de la cure, mais dans cette dernière il s'agit de s'en désaliéner, contrairement à ce qu'affirme cette assemblée d'un seul ton, et contrairement à ce que font les religions et suivants.* »

Nous sommes d'accord sur ce point. On peut dire que dans l'analyse, il y'a cette pétition de principe de la désaliénation. J'y souscris de toutes mes forces. Et pourtant je n'ai pu que constater l'aliénation de beaucoup à une école, un texte, une parole, à tel ou tel chef et, en dernier ressort, à l'amour de Lacan. Je l'ai éprouvé dans ma chair pour avoir été exclu, méprisé, insulté, censuré, à une époque où je ne me considérais absolument pas comme un dissident, mais seulement comme un continuateur soucieux de prolonger l'œuvre du fondateur en ne proposant que quelques aménagements.

Quant à la jouissance du symptôme, sous un vocabulaire apparemment moderne, elle nous ramène des propos (si souvent entendus) où il faut trancher dans la jouissance, celle-ci étant présentée comme le diable en personne. Une morale aux odeurs infiniment religieuses est venue s'infiltrer dans la psychanalyse.

Bien sûr, je n'en suis pas à revenir à la guérison. Cela, c'est leur position, aux comportementalistes comme aux praticiens des « nouvelles thérapies ». Je crois que leur analyse mérite d'être discutée... au lieu de dire qu'ils ne donnent aucune définition des mots qu'ils emploient, ce qui est évidemment faux et ne grandit pas la psychanalyse.

Pourtant, quand le débat est autre, les analystes sont les premiers à reconnaître les effets de la croyance dans la pratique de leur art. C'est grâce à l'un d'eux, Balint, que l'on a reconnu l'effet placebo qui fonctionne aussi bien en médecine, ce qui m'a amené à formuler que la médecine était l'une des religions des temps modernes. C'est une affirmation à nuancer, bien évidemment ; je ne vais pas entrer dans ce débat ici.

Par ces propos, on dirait que tu leur demandes des preuves quand eux-mêmes en demandent à la psychanalyse, tout en dénonçant le fait qu'ils demandent des preuves.

On peut donc comprendre pourquoi ils usent du mot « déconversion » : c'est qu'ils se croyaient « convertis ».

Moi aussi je me suis cru converti, j'en témoigne.

Or c'est bel et bien une interprétation dite sauvage (hors du cadre analytique), sur le mode très lointain et toujours très peu sûr de ce qu'on appelle la « psychanalyse appliquée » à laquelle ils se livrent ; mais eux ne semblent pas douter, ni même penser que cette interprétation leur appartient comme témoignage de leur propre expérience. Tout le monde n'a pas la même.

On pourrait aisément rassembler sur un plateau nombre de gens témoignant du contraire (bien des enregistrements et des livres en témoignent).

Tu as dit plus haut qu'on ne pouvait pas témoigner... que l'expérience était unique, intransmissible etc. oui c'est vrai on pourrait rassembler sur un plateau des gens témoignant du contraire. Les témoignages contradictoires font partie de la vie et de l'humaine condition. Ils sont même une condition de la justice et de la démocratie. C'est mieux que d'affirmer à la base que tout témoignage est impossible au seul prétexte de la singularité. Je dis au contraire que, puisqu'il y a singularité, organisons le plus possible l'émergence de témoignages les plus divers.

La diversité des expériences est telle dans notre pratique que nous soutenons qu'elle ne peut vraiment se penser qu'à la mesure du « un par un », et donc doit être systématiquement remise en question. C'est pourquoi nous n'avons pas de « protocole » type préétabli qui soignerait toutes les phobies, et c'est pourquoi chaque analyste réinvente une pratique - ce qui ne s'improvise pas.

Pparfaitement d'accord.

Mais alors pourquoi les praticiens n'en parlent-ils pas, de leurs inventions ? Pourquoi ce que l'on ne cesse de commenter, ce sont les textes de Lacan ? Ceux-ci semblent être tenus pour valeur universelle par contre, nonobstant les contradictions internes qui le sillonnent d'un bout à l'autre. Lacan ne cesse de dire que « ça lui vient de sa pratique » sans nous en dire jamais un seul mot. Serait-ce que la théorie de la pratique ne serait transmissible que par Lacan ? N'y aurait-il pas là la mise d'un seul dans une

position d'exception bien apte à la fondation d'une religion ? Car, à cette assertion de Lacan, nous sommes requis d'y croire, puisqu'aucun élément ne nous permet d'en juger.

Je sais, tu m'as renvoyé l'argument : à tel moment de ta pratique tu te dis : bon sang, mais bien sûr, Lacan l'avait dit ! J'ai répondu que je me disais ça au bout de ma pratique, puis j'ai fini par me dire aussi : bon sang, mais ça ne va pas du tout avec ce que dit Lacan ! Je ne dis pas que j'ai à tout coup raison, mais cette contradiction pose pour le moins problème et mérite discussion, au cas par cas.

On pourrait imaginer que les dire des praticiens pourraient aider chacun à se renouveler en indiquant comment l'invention peut suivre tel ou tel chemin et, par ce moyen, le cas échéant, parvenir à quelque modification de la théorie. C'est le but, je crois, de la tentative de Béatrice dans son groupe « dire sa pratique d'analyste ».

De cette simple évidence en première acception du transfert, dont tout un chacun peut faire l'expérience en sa propre vie, pas un mot d'explication. Forcément, ne reste que le « lavage de cerveau » comme perspective, lorsqu'on a « oublié » ce fondamental de l'analyse.

Mais si, il y avait une explication : la tendance fondamentale de l'être humain à croire. On y adhère ou pas, mais c'en est une. Et quand ils disent qu'ils guérissent, c'est une façon de se désaliéner de son symptôme. Là aussi on les croit ou pas, mais c'est pareil pour ce que disent les psychanalystes : on les croit ou pas.

Évidemment c'est un peu court comme explication, « tendance fondamentale ». Nous avons bien dans la théorie analytique : « pulsion ». Est-ce suffisant ou pas ? ça se discute.

Moi je peux prolonger cette explication : quand nous étions petits, tout savoir et tout pouvoir appartenait aux parents. En plus, ils le réclamaient, que l'on croie en eux de manière absolue. La croyance est la survivance e cette positon infantile.

Quant au lavage de cerveau je peux cependant y accorde quelque crédit : comme le fait remarquer l'un des invités de Sophie Robert, le but de l'analyse est souvent devenu l'apprentissage du vocabulaire lacanien, sabir incompréhensible au commun des mortels. Après des années d'apprentissage, on atteint le sentiment d'y être arrivé : ça y est, on fait partie du groupe des « happy few ». Les sectes fonctionnent ainsi, pourtant ! Je comprends que cela soit désagréable d'être ainsi dévoilé par nos adversaires, mais on pourrait peut-être en tirer quelques enseignements et possibilités de recul sur ce qui se passe.

Cette proposition d'avoir un savoir pour l'autre est un prêt-à-porter thérapeutique permettant de n'avoir pas à se soucier de la singularité originale du cas, très dans l'esprit DSM.

Je suis bien d'accord. Mais encore une fois ne serait-ce pas seulement un principe ? Ce souci de singularité thérapeutique, je l'ai vu bien souvent tomber (si ce n'est tout le temps !) chez des collègues professant qu'il faut d'abord, grâce aux entretiens préliminaires, « savoir à qui on a à faire » c'est-à-dire, en clair, avoir catalogué la personne dans les cases « névrose, psychose et perversions ». C'est bien beau de critiquer le DSM, je suis d'accord. Mais quand c'est au nom d'une autre grille classificatoire, je me demande où est passée la fameuse singularité devenue argument princeps en réponse à tout.

Cette croyance se nomme en psychanalyse « transfert », ce qui permet d'avoir une pratique du phénomène qui n'a plus rien de religieux

Comme pétition de principe, oui.

Alors, face à ce genre de personnes, lorsque quelqu'un dit quelque chose qu'elles ne comprennent pas immédiatement, il est dans cette configuration aussitôt soupçonné d'être sur la pente savonneuse du charlatanisme, du gongorisme, de l'obscurantisme, et pourquoi pas de l'idiosyncrasie et de la glossolalie mystique - sinon du « blabla ». Bref : il est du côté de l'obscur. Brrrr. On en a fusillé, du regard ou du flingue, pour moins que ça.

En effet : j'ai été fusillé pour avoir produit une parole et des textes clairs, des arguments fouillés dans un langage suffisamment simple pour être compris de tous. Pas par les comportementalistes (qui ne sont pas de mon bord) : par les lacaniens (qui en principe, le sont !)

Invitons ici en désespoir de cause aux trois temps logiques de Lacan.

Et alors ? Où sont ils ? Je les ai travaillés avec une intensité que tu n'imagines pas. J'en ai produit moult articles et chapitres de livre. Et je te livre ma conclusion : ça ne tient pas la route du simple fait que Lacan signale lui-même : il s'agit d'un sophisme. Je me demande encore comment il se peut que tant de personnes puissent se référer si longtemps comme à une bible à une démonstration repérée comme sophisme par son auteur lui-même.

Et bien déplaise encore : la complexité n'est jamais éclairée par la facilité et l'indifférence, la satisfaction immédiate et un sens unique, le tout clos et fermé définitivement. Aucun dit de l'homme ne saurait être pris pour simple et achevé, et assurément nos intervenants seraient encore bien embarrassés si ils avaient à déplier la complexité de leur propre art, dépliage écarté d'un revers de main à propos d'un protocole comportemental dont justement il est dit que « ce n'est pas si facile »...

En effet : je prends le temps de dénoncer ce qui dans Lacan ne tient pas debout. Je le fais en termes simples mais, mais ce n'a pas été facile de cesser d'isoler un fragment de textes et de le mettre en regard d'autres fragments contradictoires, ce qui est une façon de prendre en compte la totalité du contexte de l'œuvre de Lacan et pas seulement le petit contexte local.

Pourquoi est-il toujours fait à l'autre le procès d'être « fermé », et « clos définitivement » ? Leur parcours, à tous les quatre, démontre pourtant le contraire. Il se sont intéressés tous les 4 à Lacan, trois d'entre eux ont fait une analyse ; et ils ne sont pas restés enfermés là-dedans, ils ont eu besoin d'aller voir ailleurs. Leur expérience leur avait permis de constater quelques fermetures.

On peut le regretter, on peut ne pas être d'accord avec leur départ, mais on ne peut pas leur reprocher d'être enfermés dans un discours unique et univoque. Et, oui, si on leur demandait de déplier plus avant les explications de leurs protocoles ? au lieu de les balayer par avance d'un revers de la mains ?

La psychanalyse rend compte de ce qu'en disent les patients dans leur cure, et l'analyste dans la sienne. Il en va ainsi de la science des rêves : soit on se réfère à un dictionnaire édifiant ce genre d'analogies d'une insoutenable pauvreté et stupidement nommées « clés des songes », répétées par qui ne leur a pas trouvé de serrure, soit on se fie au frayage associatif libre, d'où l'effet de vérité remis à la conscience est effet de guérison.

Mais qui en parle !?? Qui parle de ses rêves afin d'en saisir quelque chose et, en le rendant public et sans en faire un dictionnaire, d'en tenter d'agrégation en une théorie cohérente (ou pas) ?

Sous cette même forme de vrière intellectuelle, on affirme que Lacan a « ouvert les portes de la psychanalyse » à des personnes autres que psychiatres, médecins, psychologues « par cynisme », en oubliant le combat de Freud concernant l'analyste profane et la formation des analystes. La psychanalyse est une pratique ouverte que ces gens voudraient voir refermée par les certificats d'Etats auxquels ils fourniraient l'encre et la censure.

Là je suis d'accord avec toi !

Et qu'est-ce l'honnêteté intellectuelle, dès lors que l'on revendique pour soit (la complexité : « ce n'est pas simple ») ce que l'on refuse à l'autre ?

Et vice versa !

Je voulais ajouter quelque chose, consistant à entrer dans le débat avec ces gens plutôt que de les rejeter au prétexte qu'ils seraient malhonnêtes et de mauvaise foi.

Ils disent : ce n'est pas de trouver le sens d'une phobie ou d'un TOC qui guérit la phobie ou le TOC. Ils n'ont pas tort. Il se trouve qu'ils ont de bons résultats dans le cas des phobies et des TOC. Même s'ils déniennent les résultats de la psychanalyse, je ne vais pas leur dénier cela. S'ils ont des résultats et si ça aide quelques personnes tant mieux ! Il m'est arrivé de travailler avec une phobie, de trouver le sens, sans que ça arrange la chose. Je pense à une analysante qui je vois depuis 15 ans, qui est allé très loin dans son analyse et qui a trouvé précisément pourquoi elle avait la phobie du métro. Sa vie a été radicalement changée, elle m'en remercie chaleureusement régulièrement ; mais elle évite le métro autant que faire se peut. Elle a trouvé d'autres solutions et ceci est devenu un simple détail d'une vie à présent épanouie. Il m'est arrivé aussi que la personne ne trouve pas le sens et que la phobie soit levée malgré tout. Tout arrive, et le contraire. Soyons beau joueur et reconnaître là où une autre approche marche.

D'ailleurs d'autres approches, autres que comportementalistes, marchent aussi spécialement, dans les phobies et les TOC : EMDR, EFT, Hypnose, etc. Elles rencontrent d'ailleurs un succès fou. Ce n'est pas un hasard : c'est que ça marche en un temps très court, et coute donc beaucoup moins cher qu'une analyse à long terme.

J'entends déjà certains collègues me retourner que je n'ai rien compris, la psychanalyse n'ayant que faire de l'efficacité. Je suis bien d'accord avec ça, quoique. Quand quelqu'un va mieux, ça me fait quand même plaisir, outre que ça fait aussi plaisir à l'analysant. C'est parfois même un encouragement à la poursuite de l'analyse. Parfois non : c'est un encouragement à son abandon. Et alors ? Si la personne considère qu'elle peut arrêter son analyse parce qu'elle va mieux, ça me va très bien. Je n'ai pas d'idéal de

l'analyse pure et dure. D'ailleurs tout idéal est dangereux, y compris l'idéal de vivre sans idéal.

Par contre et en revanche, les comportementalistes et les EMDR, EFT, Remap, rebirth, hypnose, etc. seront sans doute moins à l'aise face à une impuissance, une frigidité, une mésentente conjugale, une mésentente parents-enfants, un échec scolaire, et tant d'autres choses beaucoup moins définissables. J'oserais presque formuler que les questions sexuelles les embarrassent beaucoup. Jacques Van Rilaert indique qu'il accompagne dans le métro les gens qui ont une phobie de cet endroit. Je le vois mal accompagner les gens souffrant d'impuissance... Les comportementalistes ont besoin en effet d'un symptôme très précisément circonscrit sur lequel ils font porter leurs efforts tandis que nous délaissions le symptôme pour nous intéresser au sujet dans sa globalité.

C'est là où ce qui compte, c'est la parole déroulant l'ensemble d'une histoire complexe qui va permettre de débloquer une personnalité en devenir et faire naître un sujet en gestation. Ce qui ne veut pas dire que la signification soit à mépriser au profit du sens et du trop facile « il n'y a rien à comprendre ». Les gens ont besoin de significations pour avancer, comme autant de marches d'escalier permettant au sens de s'accomplir, un « vers le haut » qu'aucune marche isolée ne saurait assurer à elle seule.

Cette métaphore de la marche isolée correspondrait assez à la résolution d'une phobie ou d'un TOC par le comportementalisme : parfois, lorsqu'une marche est cassée, il faut bien la réparer. Ça peut bien être au mépris de ce qui se passe à l'étage du dessus, comme à l'étage du dessous.

19/10/2015